

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

PET la nuit

Patrick Lafontaine

Volume 43, Number 1 (251), February 2001

Pierre Elliott Trudeau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32707ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lafontaine, P. (2001). PET la nuit. *Liberté*, 43(1), 12–13.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

PET la nuit

Patrick Lafontaine

J'étais encore trop jeune pour comprendre les commentaires politiques qu'on faisait à son sujet à la télévision, lorsqu'en pyjama, je me cachais derrière le canapé pour étirer mon temps d'éveil. Son visage émacié apparaissait à l'écran, bien que petit et en noir et blanc (avec Radio-Canada qui ne se rendait que bien mal jusqu'au Lac L'Heureux !), et déjà je sentais que je resterais caché pour encore longtemps. Car, si je ne comprenais rien à l'image, je sentais la lame affilée de son couteau venir définir avec une grande précision la différence entre mon père et ma mère, les distrayant de leurs liens et de ce qu'ils avaient créé. Le premier était depuis longtemps raidi, depuis l'annonce peut-être de la présence du premier ministre au bulletin du soir, voire depuis sa victoire aux élections ; la seconde assise en torture entre son désir de dire l'ascendant qu'il exerçait sur elle et celui, plus quotidien, mais combien nécessaire, d'y renoncer pour un peu de chaleur humaine. Je crois que, chez moi, on n'aimait pas PET, comme on l'appelait. (Pour ma part, bien sûr, le nom ne pouvait que me faire sourire – surtout qu'il me permettait de veiller tard.) Et pourtant, quel plaisir irradiait de cette haine. Mon père le détestait – sans doute pour le rouge que prenaient les joues de ma mère l'apercevant. Surtout peut-être pour son audace à démentir. Ma mère pour sa distance, sa distinction, son charisme ; pour mon père, quoi !

Puis on me repérait. Me chassait du salon avec tant de fermeté que j'en venais à considérer PET comme un danger, sinon pour ma morale, du moins pour mon imagination. Et dans le sombre de ma chambre, éclairée des reflets en stroboscope de notre vieille Panasonic, je pénétrais le rêve avec pour fond une querelle partisane. D'autres fois, aussi, c'était le silence et la noirceur totale : son image insupportable avait quitté notre salon, mais son ombre occupait maintenant le chalet tout entier, nous liant dans le sommeil.

Le jour, je ne savais rien de PET. Sinon la possibilité de la nuit.